

Discours de réception à l'Académie des Lettres du Québec.

Du plus loin que je me souviens, l'orthographe aura été très intrigante par ses formes d'abord abstraites, pour l'enfant analphabète de six ans qui entre en première année au Jardin de l'Enfance à Bellerive, surnommée péjorativement *La Pétoche*, dans le site enchanteur de la ville de Salaberry-de-Valleyfield, dont les habitants ont été nommés par Jean-Éthier Blais, en traduisant Valleyfield par Vallée-des-Champs, puis en latin par Campus Vallum, *Les campivalenciens*! Voilà pour l'histoire toponymique de ma ville natale.

Cet alphabet aux formes qui roulent, s'envolent, éclatent, zigzaguent comme des vagues tantôt molles, tantôt abruptes, ou encore se tenant au garde-à-vous dévoilait un univers rempli de merveilles et de menaces, sans parler de la ponctuation étourdissante de sens en demi-teintes, en sous-entendus, de pièges... comment saisir tout ça, cette jungle de possibles infinis, ces entrelacs de vertiges où un signe en contredit un autre, ou le nuance, ou le tue! Cette fascination pour la ponctuation n'a jamais cessé, et à l'automne 2017 aux éditions du Sabord un recueil de poésie sera publié, axé uniquement sur ces signes, qui s'intitule : *Les îles de la ponctuation*. Quelques extraits ont déjà paru dans la revue les Écrits sous la bienveillance de son directeur, m. Pierre Ouellet.

Alors sur un cahier ligné, mettre entre ses doigts un crayon bien effilé, extrait avec précaution de son coffre en bois, une règle également en bois pas loin, et commencer à dessiner ces hiéroglyphes en séparant les voyelles des consonnes, fut le premier grand défi. Comme l'enfant est loin des voyelles de Rimbaud, où il écrira plus tard des poèmes dans la maison même où à Charleville-Mézières l'adolescent génial composa *Une saison en enfer*. Mais lire à voix haute ces signes apprivoisés était de retrouver ces sons de tous les jours que l'enfant pourtant connaissait bien. Le choc fut de constater que les lettres engendraient entre elles du sens. Pour le meilleur comme pour le pire. Des mots de consolation, ou de colère. L'enfant commence alors à prier, et à maudire. Surtout, il comprend qu'on apprend le silence grâce aux mots. Avant l'apprentissage de l'alphabet, le silence n'était qu'un chaos. Maintenant que l'alphabet se maîtrise, le silence peut devenir un choix, voire une arme, et un suicide aussi. Cet enfant qui, à la même époque, vit sa terrible histoire d'amour avec ce jeune homme racontée dans le recueil *Les cendres bleues*, lequel fut brillamment mis en scène au Théâtre d'Aujourd'hui par Philippe Cyr. Ainsi par l'alphabet, puis ensuite la grammaire, l'enfant découvre des moyens pour réorganiser le chaos où il baigne, ce combat si

paradoxal entre le hangar où il est violé à répétition, et l'église Notre-Dame-de-Bellerive où il lui faut faire sa première communion, imaginant dans ses cauchemars l'hostie lui brûler la langue!

L'enfant prend goût aux mots, Il en a soif, il s'en abreuve, il s'en enivre, Car ces mots, malgré leur anonymat dans le dictionnaire, peuvent lui appartenir de façon unique. Il se met à lire tout ce qui lui tombe sous la main. Les journaux comme *La Patrie*, *Le Petit Journal*, *Le Photo Journal*, *La Presse*, *l'Almanach du Peuple*, et parfois *Le Devoir*, sans oublier *Écho Vedettes*, puis les bandes dessinées et les livres, enfin les romans comme ceux de Jules Verne, de la Comtesse de Ségur, d'Alexandre Dumas, et les fameux Bob Morane d'Henri Vernes! Les mots, toujours fascinants, resteront à tout jamais ses plus fidèles alliés.

Au Jardin de l'Enfance, et jusqu'au cours classique, il sera choisi pour lire devant la classe ses compositions françaises. Voilà les premières lectures publiques, où sans le savoir, il fait face au gueuloir de Flaubert. Au fur et à mesure qu'il apprend à écrire, à rédiger ses textes, des mots reviennent, familiers, rassurants. Bouées de sauvetage pour une enfance qui coule calcinée au fond du Lac Saint-François! À chacun son lac Léman!

Puis les voiles du Temple se déchirent. Le père meurt un 5 mai 1957. L'enfant n'a que 11 ans. Culpabilité infinie. Ne vit-il pas dans le péché depuis qu'il a six ans et demi? Dépression. Pilules. Valliums. Libriums. Toujours premier de classe pourtant. Et jusqu'à dix points sur le bulletin en avance sur le deuxième. Rien n'y fait, jusqu'à l'apparition de la bonne fée, la tante des états, la tante Aldora Beausoleil qui vit à Détroit, et qui avec son mari Claude Thorpe tient un bar. Ce sera l'initiation totale à l'américaine, où le rêve américain triomphe dans toute sa naïveté d'alors, celle de l'après-guerre, avec ses Cadillacs, jets privés, bateaux luxueux, name it! Des villes surgissent : Détroit, New York, Miami, Los Angeles... comme Valleyfield est drabe et ennuyant telles ces petites villes dans les poèmes d'Anne Hébert où elle écrit :

Je te donnerai de petites villes

*De toutes petites villes tristes. **

Le choc aussi des cultures. D'Elvis Presley aux litanies latines de la semaine sainte, des travelos aux prêtres séculiers qui déambulent dans leur soutane noire au collège, des rock stars aux pêcheurs sur la baie St-François, de Marilyn à la Poutine. L'adolescent se promène de Charybde en Scylla. Mais les mots, fil d'Ariane, serviront à tisser une toile originale pour échapper au Minotaure qui hante son enfance, et aussi à faire de lui ce qu'il appellera *Le dandy américain*, comme ce titre du

spectacle qu'il vient de donner dernièrement à la Sala Rossa dans le cadre du festival PHÉNOMENA dirigé par D.Kimm, avec la merveilleuse participation de Denise Desautels, Betty Bonnifassi et Chloé Sainte-Marie accompagnée d'une chorale pour chanter le poème en latin qu'il a écrit pour elle.

Au-dessus du *Sand Bar* où ils ont un immense appartement, l'oncle a une riche bibliothèque où l'adolescent découvre Hemingway, Conrad, Fitzgerald, alors que la tante feuillette *Homes and Gardens* pour ses idées de décoration. Au collège, il lit André Langevin, Gérard Bessette, Roger Lemelin, Gabrielle Roy, et les poètes comme Lamartine, Hugo, Musset, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Nelligan, Anne Hébert, St-Denys Garneau et tant d'autres, comme apprendre par cœur les sonnets de Ronsard, de Du Bellay, ou d'appivoiser Malherbes.

Un professeur, nouvellement arrivé d'Égypte, sera très important : Jacques Hovsepian. Il lui confiera la tâche d'étudier toute la versification poétique française du Moyen Âge au XXIème siècle, moyennant la permission d'éviter d'autres travaux. Ce fut le voyage fabuleux à travers l'histoire de la poésie française. Qu'est devenu ce travail d'une centaine de pages? *Gone with the wind!*

Au Séminaire de Valleyfield un journal existe qui s'appelle *Le Cécilien*, en l'honneur de la patronne du collège et de la cathédrale, Sainte-Cécile, marraine des musiciens. Le je s'affirme en commençant à y publier des poèmes, et à y inviter d'autres confrères. Le journal est quand même publié à 600 exemplaires. Alors ma poésie circule, et celle des autres. On en parle. On en discute. Quand on pense qu'aujourd'hui un best-seller de poésie se vend à 350 exemplaires, c'est déjà énorme d'être lu à l'époque par au moins 600 personnes. Et la dernière année de mes études au collège, soit l'année de l'Expo en 1967, un concours est lancé à travers le pays par La France pour rédiger un texte dont le sujet est libre. Je rédige un texte sur Blaise Pascal où je démontre qu'en faisant son pari qu'il vaut mieux parier sur l'existence de Dieu que non, qu'il est le fondateur de ce qu'on a appelé au vingtième siècle *l'absurde*. Je gagne le deuxième prix. Je reçois comme cadeau, au pavillon de la France, un abonnement gratuit pour plusieurs années à une revue littéraire française. En passant, je découvre aussi, lors de la réception, le champagne français! Ce qui m'a fait tomber dans le plan d'eau en sortant du pavillon! Je n'ai peut-être pas de classe mais j'ai du style! À la fin du cours classique, dont je suis un de ses derniers représentants, c'est le dévoilement des vocations. Je choisis d'aller en Lettres à l'Université de Montréal, avec un certificat en linguistique,

et un autre en histoire de l'art, car au collège je privilégiais aussi les arts plastiques sous l'égide du peintre Reynald Piché. Mais je continue à aller dans le Michigan tous les étés, et aussi durant le Temps des Fêtes, dansant ainsi un tango plus ou moins réussi avec les deux cultures. Si on m'a reproché souvent dans mes écrits de trop employer des mots, des expressions anglaises, c'est que pour moi c'était tout à fait naturel d'écrire l'expression qui me venait en tête, sans vouloir la traduire. Sinon j'aurais eu l'impression de renier une partie de mon ADN. Car à Valleyfield je demeurais sur la rue Tully, à côté de la rue Anderson où j'allais avec ma grand-mère chez les vieilles anglaises prendre le thé. Ma grand-mère était une des rares privilégiées à pénétrer dans le salon victorien de ces chères dames, épouses des patrons de la Montreal Cotton, manufacture de textile qui a donné son essor à la ville qu'on appelle maintenant Salaberry-de-Valleyfield. Et leurs cookies étaient délicieux!

À l'âge de 26 ans, ma tante Aldora me dit : *que vas-tu faire avec tes diplômes?* Question normale pour ma mécène qui ne veut que mon bien. Adrienne, ma mère, se fait plus insistante. Elle trouve que je mène sur la rue Champlain, ensuite sur la rue Drolet une vie trop bohème, voyant que je fume du pot, que je porte les cheveux longs, pantalons de cuir, bottes de cowboy, que je sors tous les soirs et surtout sachant que je couche avec d'autres hommes, ce qui la désespère et l'enrage au plus haut point. Sur ces entre-faits mon bon ami campivalencien Raymond Paul, avec qui j'ai fait mon cours classique et qui enseigne à Longueuil, me dit de proposer ma candidature au cégep Édouard-Montpetit. Ce fut une proposition qui changea ma vie. Non seulement j'ai été accepté comme professeur au département de français, mais j'y ai rencontré plein de gens qui ont été, à différents degrés, très importants dans ma quête, des écrivains comme Monique LaRue, Madeleine Monette, Claude Beausoleil, Jean-Marc Desgent, Brigitte Purkhardt, Louise Vigean... Avec eux, j'ai découvert la modernité, le formalisme, les mouvements patriotiques, féministes et contre-culturels. J'ai adhéré tout à fait naturellement à ce dernier, en commençant par publier dans Hobo-Québec, tout en écrivant aussi des critiques de théâtre pour la revue Jeu, fondée entre autres par Gilbert David que j'avais connu à l'université de Montréal.

Mais à Hobo-Québec, ce fut un choc culturel de côtoyer Denis Vanier, Josée Yvon, Yolande Villemaire, Lucien Francoeur, Pauline Harvey... et de rencontrer mon premier éditeur : Jean Leduc, qui enseignait à la nouvelle université qu'était l'UQAM.

Jean Leduc, grand organiste, et spécialiste du marquis de Sade, aimait rire de tout, surtout de tout ce qui était officiel, et il anima les éditions Cul Q, pour Culture Québécoise, où à chaque début d'un recueil qu'il éditait était inscrit, noir sur blanc, *cette maison ne reçoit aucune subvention du conseil des minounes, du conseil des guidounes, du conseil des pitounes, du conseil des momounes...* et je vous fais grâce du reste de la liste. Jean Leduc avait pour voisin Hubert Aquin avec qui il jouait aux échecs, et cela me fascinait. Comme de savoir qu'il avait une impressionnante collection de livres anciens. C'était un homme qui assumait ses paradoxes, et cela me rassurait.

Les éditions Cul Q étaient un laboratoire endiable, où nous poussions les limites de l'écriture jusqu'à la folie, fiers héritiers du surréalisme et du dadaïsme, façon contre-culture à l'Américaine auréolée de figures comme Burroughs, Ginsberg et Ferlinghetti. Pour moi ce fut *Oui, cher*, puis *Chaise longues*. *Oui, cher* est le résultat de ma thèse de création en maîtrise sous le tutorat d'Émile Bessette. Je fus le premier étudiant en lettres à l'Université de Montréal à obtenir la permission de rédiger une thèse de maîtrise en création. J'ai ouvert la voie. La théorie m'ennuie. Mais la création m'excite. J'ai défendu mon point de vue et j'ai gagné.

Les Écrits des Forges, et leur revue d'alors appelée APLM ont été aussi d'une grande importance. Grâce à Gatien Lapointe, Gaston Bellemare, Bernard Pozier et Louise Blouin, j'y ai publié mes premiers recueils, dont le tout premier *Portrait d'intérieur*, dans lequel il y a un Center Fold où je pose flambant nu, photo tramée en rose où sur une peau de zèbre j'enlace une bouteille de champagne. La photo a été prise par Michel Lemieux. Ainsi, j'ai commencé nu pour ma première publication en poésie. Ce qui a fait dire à Gaston Miron lors du lancement dans un studio de photographe dans la rue Amherst : *t'es pas gêné mon gars!* Je lui ai répondu : *t'sé Gaston, il n'y a pas juste le pays, il a du monde à l'intérieur!* À partir de là, et ce jusqu'à la fin, Gaston et moi avons toujours été de bons amis. Il venait à toutes mes fêtes dans mon grand appartement du Parc Lafontaine. Nous avons parfois de fortes discussions, mais je garde un excellent souvenir de notre relation. Je ne peux passer sous silence cette anecdote qui a eu lieu lors de ce lancement de *Portrait d'Intérieur* quand un Gaston Miron tout éberlué écarquille les yeux en voyant Alys Roby descendre d'un taxi avec des bigoudis sur la tête, prétextant qu'elle donnait un spectacle le soir même dans un bar gay... Parlant du mot gay, certains de mes poèmes étaient très explicites, très érotiques pour l'époque. Je n'ai jamais renié mon orientation sexuelle, et je l'affiche encore fièrement dans mon écriture. Je crois que dans les années '70 et '80 André Roy et moi, chacun à

notre manière, avons été des pionniers en précisant et revendiquant dans nos écrits le désir et la légitimité de notre quête amoureuse. Mais être ce qu'on est reste continuellement tout un défi. Encore aujourd'hui, hélas!

Donc, la contre-culture. Des lectures aux Foufounes électriques, chez Janou Saint-Denis, et dans d'autres bars. Pour moi, l'oralité dans l'écriture n'a jamais été un défaut, bien au contraire. J'ai toujours aimé faire des poèmes qui frappent, qui flashent, et qui font réagir. J'étais slammeur avant le temps sans doute. Un poème, écrit au début des années '80, *Les lèvres ouvertes*, le démontre bien. En passant, la première version ce poème s'intitulait *Lèvres urbaines*, mais Claude Beausoleil trouvait que c'était un bon titre et m'a demandé s'il pouvait s'en servir pour sa revue qu'il était en train de fonder. Pas de problème. J'ai donc changé de titre. Voilà pour la petite histoire.

Quand j'étais invité au Festival de poésie de Trois-Rivières, j'écrivais des poèmes que je savais que je lirais à voix haute devant un public qui n'était pas nécessairement conquis d'avance. Les débuts de ce festival n'ont pas été de tout repos, même si aujourd'hui on peut entendre une mouche voler dans le bar ou le restaurant où nous lisons. Donc ces poèmes, écrits spécialement pour le festival, étaient des poèmes performances que je lisais avec des accessoires, soit un boa, un masque, un éventail, des lunettes de soleil... parfois accompagné d'une chanson ou de musiciens, pour que le public soit plus attentif, plus curieux. Et lire au Zénob à une heure du matin était tout un défi! Ce n'était quand même pas comme lire à midi dans un resto tranquille... Je me souviens très bien au milieu des années '80, sur la scène de la maison devenue celle de la Culture du Plateau Mont-Royal, être en train de déclamer *Tarzan* en haut d'une échelle, en étant vêtu seulement d'un pagne. Ou encore au Centre Culturel Canadien à Paris où, couché sur le linteau de la cheminée enveloppé dans un drapeau américain affichant le visage affriolant de Marilyn, j'ai récité une partie de mon long poème *L'Amérique*, devant un Émile Martel un peu affolé qui se demandait si le linteau tiendrait le coup! J'ai toujours pensé que le poète, quand il lit en public, doit tout faire pour aller chercher l'attention. Je n'écris pas pour faire joli, même si j'écris pour être aimé. Je n'ai jamais perdu de vue cette devise.

Mais pourquoi la poésie, surtout? Oui, j'ai écrit deux romans : *Soleils d'acajou* et *Le désert rose*, et un recueil de récits intitulé *Sand bar*, mais c'est la poésie qui aura été le domaine que je privilégie, où je me sens le plus à l'aise. J'ai toujours dit que la poésie est le journal intime de la planète, car la

poésie essaie de rendre tangibles les émotions qui nous habitent, et qui se montrent parfois dans le silence éloquent des yeux. La poésie est un incessant travail sur les mots, lesquels nous permettent de vaincre nos démons, car si les mots nous aident à plonger dans les entrailles obscures de notre psyché, ils nous aident aussi à remonter vers la lumière. Certes, la poésie reste un art dangereux, puisque les mots peuvent nous entraîner dans des endroits où rôde la folie. Le poète écrit à ses risques et périls, et plus d'un y a laissé sa vie. C'est cliché mais c'est vrai : le poète écrit avec son sang.

Il est un pêcheur qui ramène du fond des abysses des visions inusitées, ou pour emprunter une image à Denise Desautels, un archéologue qui scrute dessous la surface les strates d'un réel enfoui. L'enfance, la mort et l'amour sont ses thèmes privilégiés. Mais en plus, tout poète est un radar qui capte les vibrations de son époque. Il ne les analyse pas nécessairement, mais il les vit intensément, et les mots sont ses outils, voire ses armes! La poésie a ceci de particulier comme art qu'elle se sert de la langue de tous les jours, harnachant l'alphabet pour lui soutirer des sens qu'il cache; en cela la poésie est à l'opposé de la langue de bois! Le poète reste le grand aventurier du langage.

Mais la poésie est paradoxale car elle est à la fois intime et publique. Elle est dangereuse puisqu'elle ne se plie pas aux normes officielles, étant en révolte perpétuelle contre ce dur vernis qu'impose toute civilisation. Ainsi est-elle dans plusieurs pays bannie, et de nombreux poètes paient de leur vie à vouloir s'exprimer en toute liberté. Le P.E.N club fait un travail extraordinaire pour rappeler tous ces littéraires emprisonnés pour s'être exprimé librement.

De la musique avant toute chose exigeait Verlaine qui avait compris que la poésie est la musique du langage. Elle crée des harmonies à même la voix du poète, de son souffle. Claude Gauvreau en est un magnifique et terrible exemple. *J'écris pour ne pas tuer* écrivait le poète Denis Vanier, démontrant là toute la force de cet art poétique, qui est une recherche constante de DIRE la vérité. Je le répète, la poésie n'est pas là pour enjoliver, pour décorer. Elle est revendicatrice, elle est un oracle, comme des sons dans la bouche de la Pythie de Delphes. Ou, pour employer une image romantique, elle est le langage des dieux, ou celui des anges. Émile Nelligan n'avait-il pas d'abord intitulé son recueil *Le récital des Anges*? La poésie est un *bateau ivre* qui erre rimbaldien sur *la mer envolée avec le soleil***. Certes, elle peut être difficile d'accès, puisqu'elle demande au lecteur de faire lui-même son chemin pour rencontrer le poème, comme le répétait Paul-Marie Lapointe. Le

poète ose ce que la plupart refuse : vivre dans l'absolu. Ou pour parler de moi, je suis ce dandy américain qui a l'audace de proclamer qu'il veut faire de sa vie une œuvre d'art! Dans cette quête, la poésie m'est une fidèle et indispensable alliée.

Est-ce pour toutes ces raisons que je me suis tant engagé dans la revue de poésie Estuaire où j'ai œuvré durant 16 ans, et dix ans comme directeur de la revue? Tous ceux et celles qui animent une revue me comprendront : c'est une histoire de fou! Quatre numéros par année, plus des essais, des lectures publiques, et un prix, celui des Terrasses Saint-Sulpice que mes bons amis propriétaires, Pierre-Luc d'Orsonnens et Maurice Bourassa ont eu la générosité d'assumer durant dix ans! Ce fut une belle aventure. Et je remercie Anne-Marie Alonzo et Gérald Gaudet qui ont eu le courage, le *guts* de venir me chercher en 1986. Nous avons organisé de beaux événements, comme cette lecture au Spectrum! Et tant d'autres. Je suis tellement content que la revue continue, tout en se renouvelant. Car une revue de poésie est une belle vitrine, voire un tremplin pour un jeune poète qui commence, ou encore pour nous faire découvrir le travail en cours de poètes reconnus.

Je tiens aussi à remercier Marie-Louise Arsenault qui est venue me chercher pour le cabaret littéraire de son émission *Plus on est de fous, plus on lit*. C'est elle qui l'a voulu ainsi, car les patrons de Radio-Canada n'étaient pas chauds à l'idée d'avoir un poète en résidence à cette émission. Elle leur a dit, *prenez-le pour trois mois, après vous verrez!* J'entame ma sixième année. Mon but, à cette émission qui passe à des heures de grande écoute, rejoignant des dizaines et des dizaines de milliers de personnes, (on parle ici d'environ 400,000, voire plus grâce à Internet!), n'est pas seulement d'écrire des textes, mais de rendre la poésie accessible, de la démystifier. Le plus beau compliment qu'on me fait est quand on me dit qu'on s'aventure maintenant dans le rayon poésie, car trop souvent les gens pensent que la poésie n'est pas pour eux. J'essaie de changer cette image-là. J'en profite aussi pour y lire les poètes d'ici. Et si je contribue, à ma manière, à faire connaître la poésie québécoise, alors je peux me dire : mission accomplie! Je remercie Jean-François Poupart et Kim Doré qui chaque année publient mes odes radiophoniques. Je suis très content de faire partie de l'Académie des Lettres du Québec, car j'y suis en très bonne compagnie, entouré de gens que j'admire et que j'aime. C'est un bel honneur. Je remercie ma marraine, Martine Audet. Son geste me touche beaucoup.

Et je revois l'enfant de six ans entrer en première année dans la classe de sœur Lucille au Jardin de l'Enfance de Bellerive à Valleyfield, et je constate tout le chemin parcouru. Mais l'avenir est là, si

présent. J'entends bien en profiter au maximum. Ou comme il sera écrit sur ma pierre tombale : *je souffre, mais c'est de toute beauté!*

Jean-Paul Daoust,
9 novembre 2016.

**Poèmes, Le tombeau des Rois*, Anne Hébert, éditions du Seuil, 1960, Paris. P. 27

**Arthur Rimbaud